

Paul Guimard

Les choses  
de la vie

*roman*

Denoël



# **Les choses de la vie**

DU MÊME AUTEUR  
AUX MÊMES ÉDITIONS

Les faux frères  
Rue du Havre  
(*Prix Interallié 1957*)

L'ironie du sort  
Le mauvais temps

Paul Guimard

Les choses  
de la vie

Denoël

*roman*

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1967, by Editions Denoël  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2.207.24236-6  
B 24236-9

*A Lison  
dans son fossé.*



*Le goût des choses de la vie: j'emploie cette locution en hommage à Valéry Larbaud frappé lui aussi d'aphasie, un peu plus d'un demi-siècle après Baudelaire (...). Le langage humain en se retirant laissa à la disposition de Larbaud une seule phrase d'une douceur miraculeuse: « Bonsoir les choses de la vie. » Ce mot de passe ample et déchirant devint l'instrument de communication de l'écrivain foudroyé avec les personnes dignes de lui faire escorte au long des nombreuses années assourdies qu'il lui restait encore à accomplir.*

Antoine Blondin.  
Baudelaire (Collection Génies et Réalités).



*... et j'ai l'illusion que le temps se rejoint et que mon aventure tient tout entière dans une seconde élastique, monstrueusement distendue, mais qui se resserre au point de n'être plus, en vérité, qu'une seconde.*

Marcel Aymé,  
*La Belle Image.*



## PREMIÈRE PARTIE



C'est Bob qui m'avait appris à capturer les animaux à fourrure. La meilleure époque se situait à la saison des premières neiges. Nous chassions côte à côte. Bob connaissait mieux que personne les mœurs des petits félins et la façon de les prendre. Je ne retrouverai jamais le goût de ces matinées glorieuses. Bob savait choisir la bonne place pour l'affût, près du fleuve, là où les grands arbres abritent le chasseur et sont assez clairsemés pour laisser voir le gibier de loin. Nous procédions avec nonchalance. On laissait passer un ou deux lapins blancs indignes de figurer au tableau. On attendait de relever la piste d'une loutre de l'Hudson ou d'un renard gris. Bob m'avait enseigné que les bêtes à fourrure ont, à des nuances près, des comportements semblables mais toutes des dents aiguës et des griffes

rapides. Pourtant nous refusions la vulgarité des armes et des pièges. C'était une chasse royale, à main nue. Le gibier reconnu, il s'agissait de l'encercler sans hâte pour ne pas l'effrayer, de le diriger en douceur, par des manœuvres souples vers une zone découverte où il ne trouverait pas de quoi se terrer. La suite était affaire de patience. Le danger, nous n'y songions pas, trop attentifs au plaisir de la traque. Cela devait fatalement mal finir. Cela finit mal ce jour-là de l'hiver 1939 où la saison de chasse avait été somptueuse. Nous avons pris l'affût à notre place favorite, derrière le Palais de Glace. Un soleil givré se dégageait péniblement des vapeurs du matin. Nous suivions sans conviction la piste d'un ocelot. Comme il arrive souvent, sous la fourrure somptueuse la démarche manquait de jeunesse et de grâce. Soudain Bob a vu — il avait pour cela un coup d'œil infallible — un adorable bébé phoque venant du Cours-la-Reine à notre rencontre. Sans nous concerter tant notre tactique était au point, nous avons effectué les manœuvres de rabat qui devaient, par une habile contremarche, nous placer à bonne distance de capture. La petite bête n'était pas peureuse. Elle avait les cheveux très blonds et le visage mince des carnassiers des villes. Lorsqu'elle a souri en déchiffrant notre manège, j'ai

remarqué ses minuscules dents pointues et j'ai eu peur. J'avais raison. Le soir même, Bob a accroché la peau de bébé phoque au portemanteau de sa chambre, puis il s'est fait dévorer par ce petit fauve blond et gourmand qui n'a plus quitté notre tanière pendant des mois. La saison des affûts était terminée, le trappeur pris au piège.

Nous avons quarante ans à nous deux. J'en ai plus de quarante à moi tout seul. Quel chemin et quelle différence !

Chaque fois que je traverse Le Mans je pense à Bob exilé pour toujours dans ce cimetière triste et propre où l'a expédié une bombe américaine, quelques années après notre dernière chasse. Il n'avait rien à faire au Mans ce jour-là, il passait. La bombe non plus n'avait rien à faire au Mans ce jour-là. Elle est tombée par hasard. Une bombe, une seule. Le pilote l'avait sans doute oubliée dans son coffre. S'avisant de cette étourderie au moment de rentrer chez lui, il a craint de passer pour un aviateur négligent. « Vous me copierez cent fois : je ne dois pas rapporter mes bombes à la maison. » Il s'en est débarrassé hypocritement, au petit bonheur. Au grand malheur de Bob qui passait par là. Je n'ai jamais su pourquoi il se trouvait au Mans mais dans les désordres de la guerre les gens allaient et venaient

sans raison. La bombe est tombée à quelques mètres de Bob qui n'a fait qu'un bond jusqu'au cimetière où il achève de se consumer entre un fabricant de rillettes et un contremaître à la Manufacture des Tabacs.

Moi je jouais au petit soldat dans un maquis de Bretagne et cet aviateur à la con m'a touché par ricochet en m'amputant de Bob. Coup double ! Le chagrin passé, parce que tout passe, j'ai essayé de me greffer de nouveaux amis pour ne pas rester infirme. J'ai cru souvent que l'opération réussissait, mais après un plus ou moins long temps, une crise de rejet de greffe me laissait à nouveau mutilé. J'ai fait comme tout le monde, je vis avec des prothèses amicales qui font illusion à s'y méprendre.

Depuis vingt ans je n'aime pas traverser Le Mans. De plus, on perd un temps fou avec tous ces feux rouges.

Je fume trop. Onze heures... Si je ne tombe pas sur une caravane de poids lourds j'arriverai à Rennes comme prévu pour déjeuner. Au-delà d'un certain âge les souvenirs empâtent le cœur. A force de se pencher sur son passé, on contracte envers soi des complaisances suspectes. Hélène me reproche d'enjoliver — elle dit « maquiller » — ma jeunesse. Hélène a les pieds sur terre et pas seulement les pieds

lorsqu'il s'agit de certains sujets. Le culte du jeune âge l'agace. Elle proclame que la mythologie de l'adolescence conduit au gâtisme. J'ai renoncé à lui expliquer... Au reste, on n'explique rien à personne. On se justifie avec plus ou moins de conviction. Sur-tout, on n'explique rien à Hélène. Le bruit des mots d'autrui reste confus pour elle qui cherche moins à comprendre qu'à faire coïncider l'univers extérieur avec ses propres schèmes. Tout interlocuteur est un accusé en puissance. Depuis des années, Hélène, je plaide mais tu n'acquittes jamais, ni moi ni personne. Tu accordes le sursis au bénéfice du doute. Le procès intenté aux autres n'a pas de fin. Je suis seulement un peu moins « autre » que les autres, prévenu privilégié qui incite à l'indulgence.

Ma radio marche mieux par temps humide. J'ai dit à Mortreux que je serais chez lui avant une heure. Cent soixante kilomètres en deux heures, rien ne presse. J'aime Françoise Hardy et sa voix de feutre et son allure de page travesti et « ses longues jambes de faon ». Et ce mouvement de tête obstiné dont elle scande les battements de cœur de ses guignols qui s'aiment, qui ne s'aiment plus, qui pleurent, qui s'embrassent, qui partent, qui reviennent. Elle ne ressemble pas à ces maritornes qui brament d'une voix vulveuse leurs chaleurs intimes.

La radio marche mieux par temps de pluie. L'humidité facilite l'élimination des parasites de l'électricité statique. Je pense à Aurélia un peu à cause de Françoise Hardy et surtout parce qu'il a plu sur de l'herbe fauchée depuis peu. L'ondée est passée très vite, maintenant c'est l'embellie. Les prés fument de chaque côté de la route. Quand elles ne sont pas seulement des parfums, les odeurs atteignent les cantons les plus secrets de la mémoire. Elles redonnent aux souvenirs la fraîcheur du neuf. J'ai tout oublié de mes classes enfantines, la couleur des murs, la place du bureau du maître, la matière du sol, presque tout sauf l'odeur de la craie sur le chiffon du tableau noir. Et ce remugle inimitable de mon plumier-cercueil en carton bouilli ! Je pense à Aurélia. Dans le parc, on avait coupé les foin de septembre. Au bord des fossés, comme aujourd'hui, les clochettes sonnaient la fin des vacances. Un nuage venait de crever. L'averse tiède et courte nous avait poussés à l'abri de la bergerie en ruine. Le soleil revenu faisait monter de la terre cette même odeur vivante. A 150 km/h je traverse des nappes de réminiscences. A chacun ses madeleines ! Grâce à cette herbe mouillée, voici l'Aurélia de cette fin de vacances, avec son sourire pékinois et ses discrètes rousseurs. La campagne s'acheminait vers



Paul Guimard

## Les choses de la vie

Plus de vingt-cinq ans après, *Les choses de la vie* reste un livre culte. Pour le réalisateur Mark Rydel il a même “une saveur typiquement européenne” quant à l’analyse des relations conjugales. Et si, après le film de Claude Sautet, Frédéric Golchan a contribué à une adaptation américaine, c’est parce que cette histoire nous donne “une perspective unique des choses que nous souhaitons faire, de celles que nous avons faites, des choses que nous avons voulu dire et de celles que nous avons dites”.

Comme toujours chez Paul Guimard il s’agit là d’une variation sur le temps qui passe, ce qu’avait fort bien souligné Jean-Didier Wolffromm quand il résumait ainsi l’œuvre de l’écrivain: “Revenir en arrière pour tout commencer de zéro, effacer les pages de sa vie comme un croquis manqué.”



9 782207 242360

B 24236.9  4.94  
ISBN 2.207.24236.6  
89 FF TTC